

Anna de Noailles

Siracusa

Traduzione di Giuliano Brenna



SYRACUSE

Excite maintenant les compagnons du chœur à célébrer l'illustre Syracuse!...

PINDARE

Je me souviens d'un chant du coq, à Syracuse!
Le matin s'éveillait, tempétueux et chaud;
La mer, que parcourait un vent large et dispos,
Dansait, ivre de force et de lumière infuse!

Sur le port, assailli par les flots aveuglants,
Des matelots clouaient des tonneaux et des caisses,
Et le bruit des marteaux montait dans la fournaise
Du jour, de tous ces jours glorieux, vains et lents;

J'étais triste. La ville illustre, et misérable
Semblait un Prométhée sur le roc attaché;
Dans le grésillement marmoréen du sable
Piétinaient les troupeaux qui sortaient des étables;
Et, comme un crissement de métal ébréché,
Des cigales mordaient un blé blanc et séché.

Les persiennes semblaient à jamais retombées
Sur le large vitrail des palais somnolents;
Les balcons espagnols accrochaient aux murs blancs
Broyés par le soleil, leurs ferrures bombées:
Noirs cadenas scellés au granit pantelant...

Dans le musée, mordu ainsi qu'un coquillage
Par la ruse marine et la clarté de l'air,
Des bustes sommeillaient, - dolents, calmes visages,
Qui s'imprègnent encor, par l'éclatant vitrage,
De la vigueur saline et du limpide éther.

Une craie enflammée enveloppait les arbres;
Les torrents secs n'étaient que des ravins épars,
De vifs géraniums, déchirant le regard,
Roulaient leurs pourpres flots dans ces blancheurs de marbre...
Je sentais s'insérer et brûler dans mes yeux
Cet éclat forcené, inhumain et pierreux.

Une suture en feu joignait l'onde au rivage.
J'étais triste, le jour passait. La jaune fleur
Des grenadiers flambait, lampe dans le feuillage.
Une source, fuyant l'étreignante chaleur,
Désertait en chantant l'aride paysage.

Parfois, sur les gazons brûlés, le pourpre épi
Les trèfles incarnats, le lin, les scabieuses,
Jonchaient par écheveaux la plaine soleilleuse,
Et l'herbage luisait comme un vivant tapis
Que n'ont pas achevé les frivoles tisseuses.

Le théâtre des Grecs, cirque torride et blond,
Gisait. Sous un mûrier, une auberge voisine
Vendait de l'eau: je vis, dans l'étroite cuisine,
Les olives s'ouvrir sous les coups du pilon
Tandis qu'on recueillait l'huile odorante et fine.

Et puis vint le doux soir. Les feuilles des figuiers
Caressaient, doigts légers, les murailles bleuâtres.
D'humbles, graves, passants s'interpellaient; les pieds
Des chevreaux au poil blanc, serrés autour du pâtre,
Faisaient monter du sol une poudre d'albatre.

Un calme inattendu, comme un plus pur climat,
Ne laissait percevoir que le chant des colombes,

Au port, de verts fanaux s'allumaient sur les mâts,
Et l'instant semblait fier, comme après les combats
Un nom chargé d'honneur sur une jeune tombe.

C'était l'heure où tout luit et murmure plus bas...

La fontaine Aréthuse, enclose d'un grillage,
Et portant sans orgueil un renom fabuleux,
Faisait un bruit léger de pleurs et de feuillage
Dans les frais papyrus, élancés et moelleux...

Enfin ce fut la nuit, nuit qui toujours étonne
Par l'insistante angoisse et la muette ardeur.
La lune plongeait, telle une blanche colonne,
Dans la rade aux flots noirs, sa brillante liqueur.

Un solitaire ennui aux astres se raconte;
Je contemplais le globe au front mystérieux,
Et qui, ruine auguste et calme dans les cieux,
Semble un fragment divin, retiré, radieux
De vos temples, Géla, Ségeste, Sélinonte!

O nuit de Syracuse! Urne aux flancs arrondis!
Logique de Platon! Ame de Pythagore!
Ancien Testament des Hellènes! Amphore
Qui verse dans les coeurs un vin sombre et hardi,
Je sais bien les secrets que ton ombre m'a dits.

Je sais que tont l'espace est emplì du courage
Qu'exhalèrent les Grecs aux genoux bondissants;
Les chauds rayons des nuits, la vapeur des nuages
Sont faits avec leur voix, leurs regards et leur sang.

Je sais que des soldats, du haut des promontoires,
Chantant des vers sacrés et saluant le sort,
Se jetaient en riant aux gouffres de la mort
Pour .retomber vivants dans la sublime Histoire!

Ainsi ma nuit passait. L'ache, l'anet chépu
Répandaient leurs senteurs. Je regardais la rade:
La paix régnait partout où courut Alcibiade;
Mais, noble obsession des âges révolus,
L'éther semblait emplì de ce qui n'était plus...

J'entendis sonner l'heure au noir couvent des Carmes.
L'espace regorgeait d'un parfum d'orangers.
J'écoutais dans les airs un vague appe! aux armes...
Et le pouvoir des nuits se mit à propager
L'amoureuse espérance et ses divins dangers:

O désir du désir, du hasard et des larmes!

SIRACUSA

Ed ora esorta gli amici del cuore a celebrare l'illustre Siracusa!...

PINDARO

Mi ricordo di un canto di gallo, a Siracusa!
Il mattino si svegliava, tumultuoso e caldo;
il mare, percosso da un vento ampio e teso,
danzava, ebbro di forza e di luce infuso!

Sul porto, assalito dai flutti accecanti,
marinai inchiodavano barili e casse,
e il rumore dei martelli lievitava nella fornace
del giorno, di tutti quei giorni gloriosi, vani e lenti;

Ero triste. La città illustre, e miserabile
Sembrava Prometeo alla roccia attaccato;
nel marmoreo sfrigolare della sabbia
con lento calpestio uscivano greggi dalle stalle;
E, come stridore di metallo sbreccato,
le cicale mordevano un grano bianco e seccato.

Le persiane sembravano per sempre ricadere
sulle ampie vetrate dei palazzi sonnolenti;
i balconi spagnoli s'appendevano ai muri bianchi
stritolati dal sole, le loro ringhiere tondeggianti:
neri lucchetti sigillati al granito ansante...

Nel museo, rosato come una conchiglia
dall'astuzia del mare e dal chiarore dell'aria,
dei busti sonnacchianti, dolenti, calmi visi,
che si impregnavano ancora, del fulgore delle vetrate,
del vigore salino e del limpido etere.

Una gessatura infuocata avvolgeva gli alberi;
i torrenti inariditi non erano che sparsi burroni,
vividi gerani, straziando lo sguardo
srotolavano la porpora dei loro effluvi nel biancheggiare del marmo...
Sentivo insinuarsi e bruciare nei miei occhi
questa scheggia forsennata, inumana e petrosa.

Una sutura di fuoco congiungeva l'onda alla riva.
Ero triste, il giorno andava. Il giallo fiore
del melograno fiammeggiava, lampo tra le foglie.
Una sorgente, fuggendo lo stritolante calore
abbandonava cantando l'arido paesaggio.

Talvolta, sui prati bruciati, la spiga di porpora
i carnosi trifogli, i lini, le vedovelle,
si disseminavano a matasse sulla piana soleggiata,
e i pascoli lucevano come un tappeto vivente
lasciato incompiuto da frivole tessitrici.

Il teatro dei Greci, circo torrido e biondo,
giaceva. Ai piedi di un gelso, una vicina locanda
vendeva dell'acqua: vidi, nella stretta cucina,
le olive aprirsi ai colpi del mortaio
mentre l'olio si raccoglieva pregiato ed odoroso.

E poi venne la dolce sera. Le foglie dei fichi
carezzavano, dita leggere, i muri bluastri.
Umili, seri, i passanti s'apostrofavano; i piedi
di capre dal manto bianco, serrate attorno al pastore,
facevano salire dal suolo polvere d'alabastro.

Una calma inattesa, come un più puro clima,
non lasciava percepire che il canto delle colombe,

Al porto, verdi fanali si illuminavano sui pali,
e l'istante pareva fiero, come dopo una battaglia
un nome carico di gloria su una giovane tomba.

Era l'ora in cui tutto riluce e mormora più leggero...

La fonte Aretusa, chiusa da inferriate,
porta senza orgoglio una fama favolosa,
faceva un rumore leggero di pianto e di foglie
tra i freschi papiri morbidi e slanciati...

E infine fu notte, notte che sempre stupisce
per l'insistente angoscia e il muto ardore.

La luna tuffava, come una bianca colonna,
nella rada dai neri flutti, brillante la sua liquida luce.

Un solitario annoiato agli astri si racconta;
contemplavo il globo dalla fronte misteriosa,
che, rovina augusta e calma nei cieli,
sembra un frammento divino, tolto, radioso
dai vostri templi, Gela, Segesta, Selinunte!

O notte di Siracusa! Urna dai fianchi morbidi!
Logica di Platone! Anima di Pitagora!
Antico Testamento degli Elleni! Anfora
che versa nei cuori vino scuro e ardito,
so bene i segreti che la tua ombra mi ha detto.

So che il tuo spazio è pieno del coraggio
che emanavano i Greci dal ginocchio scattante;
i caldi raggi della notte, il vapore delle nuvole
sono fatti delle loro voci, del loro sguardo e del loro sangue.

So che i soldati, dall'alto dei promontori,
cantando versi sacri e salutando il destino
si gettavano ridendo nella voragine della morte
per ricadere vivi nella Storia sublime!

Così la mia notte passava. Il sedano, il finocchietto
spandevano i loro sentori. Guardavo la rada:
la pace regnava dovunque corse Alcibiade;
ma, nobile ossessione delle epoche passate,
l'etere pareva pieno di ciò che non era più...

Sentivo suonare l'ora dal nero convento del Carmelo,
lo spazio traboccava d'un profumo di aranci.
Ascoltavo nell'aria un lontano appello alle armi...
E il potere delle notti s'accinse a propagare
l'amorosa speranza e i suoi divini pericoli.

O desiderio del desiderio, del destino e delle lacrime!